



## COLLOQUE INTERNATIONAL

### Yves Person (1925-1982) Un historien de l'Afrique engagé dans son temps

20-21 juin 2013

## Sur les chemins de l'Histoire avec Yves Person : esquisse d'une biographie intellectuelle d'un historien engagé dans son temps

*Roland Colin*

---

**Nota Bene : Cette communication présentée au Colloque international "Yves Person (1925-1982). Un historien africain engagé dans son temps" constitue un texte provisoire qui ne peut être cité sans l'autorisation expresse de l'auteur.**

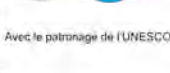
---

Depuis trois décennies, Yves Person nous a quitté et il me semble difficile d'évoquer son souvenir sans tenter de le rejoindre sur son chemin d'histoire, sans s'attacher à comprendre la place de l'histoire dans son histoire propre, tant me semble fort le lien entre l'objet de son investissement et la marque ainsi portée sur sa personnalité. La puissance de cette alliance, j'oserais dire de cet alliage, explique, pour une bonne part, la portée de ses recherches et de ses enseignements. Cette approche m'invite à évoquer sa figure, comme compagnon de route au long cours, où nous partagions au fil du temps nos apprentissages, nos découvertes, et, bien souvent, nos engagements et nos luttes. Je me propose ainsi d'esquisser la trame d'une biographie intellectuelle s'articulant avec des prises de position culturelles, sociales et politiques. Cette ébauche me conduit à explorer les étapes de son histoire s'articulant entre elles, et marquant l'exceptionnelle cohérence d'une trajectoire de vie rebelle aux concessions qui en auraient dénaturé le sens.

### Nos histoires de jeunesse

Yves Person est né à Paris en 1925, dans cet entre-deux-guerres non exempt de folies et d'ambiguïté, alors que les cicatrices du premier grand conflit mondial ne parvenaient pas à s'effacer. La réplique, en escalade dans le tragique, ne tarderait pas à faire exploser l'ordre ancien du monde. Nous avons vécu notre enfance dans ce climat étrange. Puis vint à nouveau la guerre, la nôtre après celle de nos parents. Notre adolescence sera marquée par les effets récurrents du drame planétaire et de ses séquelles. À travers ces bouleversements, Yves avait perçu très tôt la force salvatrice d'un enracinement dans une terre et une culture donnant du sens à la vie. La Bretagne, terre-mère de son père Paul Person, exilé dans la capitale et soumis aux errances d'une carrière d'officier de l'armée coloniale, apparaissait comme l'indispensable recours identitaire. Le retour périodique des « vacances au pays » ne pouvait suffire à la reconquête de cette identité perçue comme le fondement du chemin de vie qui s'ouvrait. La conscience de l'exil, alliée à l'exigence de l'enracinement, est une clé précieuse pour saisir les choix ponctuant le parcours à venir.

La décision de s'orienter vers l'Afrique n'est pas étrangère à la tradition familiale, mais le changement de signe s'opère dès l'obtention du bac, dès la fin de la guerre. Yves s'inscrit en classe préparatoire au



concours de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer (ENFOM), qui fut longtemps l'École coloniale ; en 1945, au lycée Louis-le-Grand. Il ne s'agissait pas, pour lui, dans cet engagement, de « garder les colonies africaines à la France », mais d'accompagner leur marche vers la liberté. Nous sommes au temps où se forme l'Union française, projet géopolitique non dépourvu d'ambiguïté puisqu'il s'agissait d'élargir de façon factice le champ de la citoyenneté, dans une vision formellement « assimilationniste », mais avec le ferme dessein de préserver la prééminence métropolitaine. L'ENFOM portera la marque de cette ambivalence.

Le jeune Breton manifeste un appétit de savoir hors du commun et révèle une capacité d'assimilation au diapason de son ambition. Il s'intègre dans un double cursus que lui permet sa puissance de travail : malgré le poids des cours de « prépa », il s'inscrit en Sorbonne où il acquiert les certificats de base menant à la licence d'histoire et géographie de l'époque. Le programme du concours est centré sur quatre matières principales : la philosophie, l'histoire de la colonisation, la géographie générale et la littérature française, avec, en complément, la géologie, la paléontologie et la biologie. Je rejoins Yves en classe préparatoire en 1946, venant de ma Bretagne natale. Le courant identitaire nous lie sans coup férir, pour tout un parcours de vie.

Mon condisciple commence à se distinguer par un potentiel de travail hors du commun, auquel s'ajoute une faculté de mémoire vertigineuse. Autour de nous, le Paris de l'immédiat après-guerre est peuplé de rêves, d'espoirs, de créativité. Jean-Paul Sartre officie au Café de Flore, et Boris Vian au Tabou. L'Afrique commence de bouger. Nous suivons avec horreur les massacres de Sétif en Algérie, précédant l'hécatombe de la révolte malgache de 1947. Nos convictions humanistes n'en sont que confortées. Nous entrons tous deux à l'ENFOM par le concours de 1948. Notre promotion compte trente-six élèves, dont vingt-deux, nous incluant, ont choisi la section d'Afrique noire.

## **Le temps de l'ENFOM et les apprentissages fondamentaux**

Le climat de l'École, à l'époque, se traduit par une ouverture pluraliste marquante du corps professoral. Nous y trouvons des maîtres particulièrement éminents. En première ligne, Léopold Senghor, dont l'enseignement porte sur les langues et cultures de l'Afrique. Il ne se dérobe pas à nous initier à la vie des mouvements politiques où il est pleinement engagé. Il nous donne un cours de Peul linguistiquement très instrumenté que nous trouvons très passionnant. Quatre ou cinq élèves de la promotion s'inscrivent également à l'École des langues orientales. Yves et moi y suivons les cours de Liliás Homburger, initiatrice de Senghor à la linguistique africaine, qui portaient sur les langues du groupe Mandé. À l'École, le grand Maurice Leenhardt nous enseigne l'anthropologie. Yves m'entraîne à la Sorbonne, où il est inscrit au certificat d'ethnologie africaine avec Marcel Griaule. Louis Massignon nous fait un cours fulgurant sur l'Islam, Henri Brunschwig est notre maître en histoire africaine et Jean Dresch en géographie tropicale. Cette constellation éblouissante nous fait baigner dans l'interdisciplinaire. Yves y met une passion remarquable de tous. Un condisciple ira jusqu'à graver sur une table d'amphi : « Person, Breton, Dogon », car les convictions bretonnes ne sont pas mises sous le boisseau. Cependant, nous ne sommes qu'un petit noyau à assumer les promesses d'une carrière « décolonisante ». L'idéologie du « commandement traditionnel » est toujours portée par les « encadreurs » de l'École, alors que Paul Mus, le grand orientaliste qui en assure la direction, professe avec courage des opinions anticolonialistes qui le feront écartier de son poste.

Avec Yves, nous entretenons un dialogue dense sur nos projets d'avenir. J'avais choisi Senghor comme directeur de mémoire de fin d'études ; lui s'était orienté vers Maurice Leenhardt, dont il partageait la foi protestante, et qui encadra son travail sur l'histoire de la Nouvelle Calédonie, première production de sa vocation historique. Les deux années intenses de scolarité débouchent, pour moi, sur le service militaire, alors qu'Yves en est exempté. Il connaîtra de la sorte sa première affectation, comme élève administrateur, au cabinet de François Mitterrand, alors ministre de la France d'Outre-Mer, avec lequel il établira une relation au long cours, et qui marque, chez lui, l'ouverture d'une conscience politique sensible. À l'automne 1950, nous recevrons, l'un et l'autre, notre première affectation Outre-Mer. Pour ma part, c'est le Soudan français, où j'effectuerai une passionnante plongée dans le monde sénoufo, alors qu'Yves débute au Nord-Dahomey.

Nous correspondons régulièrement, engagés dans la découverte du métier d'administrateur, que nous percevons comme un accompagnement des peuples paysans, au milieu desquels nous vivons, sur le chemin de la liberté. L'exercice n'est pas simple, car l'idéologie du commandement a la vie dure. Les jeunes « petits commandants » que nous sommes doivent faire assaut d'imagination pour demeurer fidèles à leurs convictions. Ce qui nous sauve, c'est que nos patrons, administrateurs aussi classiques que chevronnés, nous « concèdent » volontiers le travail de brousse et ses chevauchées souvent éreintantes, hors du regard hiérarchique et toujours riches en contacts humains, alors qu'eux-mêmes, nos chefs, se cantonnent plus volontiers dans l'administration centrale de leur circonscription. Le contact avec le monde paysan est, pour nous, d'une fascinante richesse. En bons élèves de Senghor, nous avons en main les clés pour passer la frontière des langues et des cultures. Yves s'y livre avec passion et amorce un travail de terrain à la fois ethnographique et historiographique. Il dispose des outils appropriés. La pratique de la « tournée », permet, de village en village, de partager l'univers quotidien des paysans, au réel, puisque la raison sociale de notre présence est clairement affirmée : nous ne sommes pas des « commandants » traditionnels, mais les gestionnaires des problèmes d'un monde qui change, avec qui se nouent des rapports humains aussi riches qu'insolites. La pratique administrative se double alors tout naturellement de l'exercice d'une recherche-action intégrée dans les travaux et les jours. Yves gardera tout au long de son parcours de chercheur cet esprit des tournées lui permettant un partage de la vie avec ses interlocuteurs. La palabre n'y est plus un discours de commandement, mais l'exercice de la parole partagée, qui marquera ses audaces novatrices d'historien. Il y pratique l'interdisciplinarité comme il respire, armé de tous les savoirs acquis auprès de ses maîtres.

## La traque de Samori

Ces premières expériences de terrain confirment Yves Person dans l'intérêt passionné qu'il porte à la recherche, tout spécialement dans sa dimension historique. Il mesure à l'usage que l'histoire, telle qu'il la comprend et la pratique, est une discipline totalisante, à soi seule une interdiscipline. La restitution du réel au fil du temps, tel qu'il a été vécu par les acteurs dans leur environnement, est ainsi une entreprise à multiples facettes, où le chercheur doit confronter constamment les paroles des acteurs qui donnent du sens et les traces qui marquent l'impact de leur conduite dans leur univers. L'expérience du présent permet de mettre en scène cette tension dynamique entre les productions sociales et le sens que le discours des humains leur confère. En projetant cette manière de voir et de faire du présent vers le passé et réciproquement, on dessine alors un nouveau visage de l'histoire demeurant en prise avec le fil de la vie. J'ai en mémoire de vibrants échanges avec Yves, argumentant la thèse qui fait aussi de l'histoire une « science du développement », bâtissant un pont entre hier et demain.

Son point de départ, il le choisira, tout naturellement, dans le champ de l'histoire coloniale, à l'heure où il était capital ; pour décoloniser, de comprendre comment on en était venu à coloniser. Il mettra ainsi en scène vainqueurs et vaincus, mais en restituant à ces derniers leur personnalité sociale et culturelle dans toute sa profondeur, et, par là-même, leur place dans l'aventure humaine. Cette reconnaissance augurera de tous les rebondissements libérateurs à venir, à travers les tempêtes du mouvement de l'histoire, dans le sens du nouvel ordre humain à construire ensemble. Il choisit Samori qui n'est plus, dès lors, un pitoyable pantin criminel, comme l'avait figuré le discours de l'histoire coloniale, mais, malgré de cruels débordements, un constructeur d'empire promoteur d'une révolution politique et sociale marquant son temps.

Pour mener à bien son dessein novateur, Yves Person va s'engager dans une entreprise de recherche difficilement imaginable. Il décide de vivre les terrains de l'aventure samorienne en sollicitant des affectations administratives successives dans les territoires précis de son investigation, en Guinée, en Côte d'Ivoire, avec des incursions au Soudan. Il y mène son travail d'administrateur tout en déployant avec rigueur son appareil d'enquête, donnant la parole aux acteurs par centaines, et, dans leur contexte social et culturel, en respectant les exigences d'une chronologie solidement assise. Les témoins de l'histoire samorienne sont encore nombreux à l'époque. Pour ma part, je les rencontrais dans le Kènédougou. Un peu plus d'un demi siècle à peine nous séparait des événements de la saga de l'almamy, encore bien vivante dans les mémoires. Cette prodigieuse collecte, appuyée par la compétence linguistique permettant une

communication directe avec les partenaires d'enquête, représentait le premier versant de la recherche. Yves Person ne négligeait pas pour autant le travail d'archives qu'il menait avec une identique rigueur, la même aspiration à l'exhaustivité. Le résultat en est monumental.

### **L'administrateur devient enseignant-chercheur**

Une entreprise d'une telle puissance ne pouvait demeurer dans l'ombre. Dès 1961, il est détaché au cabinet du ministère de l'Éducation nationale de Côte d'Ivoire pour la collecte des traditions orales. Sa mission d'administrateur territorial tire à sa fin. En août 1964, il est intégré dans le corps des conseillers aux affaires administratives, alors que, depuis un an déjà, il a pris pied au CNRS, où il se trouvera agrégé comme attaché de recherche. C'est l'aube d'une nouvelle carrière à part entière.

Yves officie d'abord à l'Université d'Abidjan, où il commence à dispenser un enseignement dont la qualité s'avérera exceptionnelle. Ses étudiants reconnaissent en lui un ouvrier de voies nouvelles. Il parle à partir d'un chantier hors du commun, avec une passion communicative. À partir d'octobre 1967, il sera transféré à l'Université de Dakar, où il est chargé d'enseignement au département d'histoire. L'état d'élaboration de sa thèse lui vaut habilitation à diriger ce département dès l'année suivante, et sa réputation commence à franchir les frontières. En 1969, il est ainsi professeur invité à l'Université de Montréal. En 1970, l'œuvre majeure a été menée à bien.

J'assiste, à la Sorbonne, à la mémorable soutenance de sa thèse d'État : *Samori, une révolution dyula*, présidée par Georges Balandier. L'alliance féconde entre le grand socio-anthropologue et l'historien qui se révèle avec éclat se nouera au sein de l'Université parisienne. Dès 1971, Yves Person est élu à la chaire d'histoire contemporaine de l'Afrique noire, à l'Université de Paris I. L'ouvrage au complet qui l'a mené là est gigantesque. Il se décline en trois tomes couvrant 2378 pages, complété par un quatrième tome rassemblant un précieux atlas, contrepoint géographique du panorama ainsi tracé. Cet écrit majeur personnel impressionne par le déroulement qualitatif sans faille d'une saga historique dont le pivot est le destin de l'almamy Samori restitué dans son contexte global, et qui met en scène l'émergence d'un système politique nouveau, en dépassement des structures d'État traditionnel, tout en prenant racines dans le même terrain culturel. Le jeu des acteurs, dans toute sa complexité, y est saisi au plus vif, dans la restitution minutieuse de leur socioculture. L'histoire est ainsi totalisante et donne à comprendre l'alliance subtile entre le destin individuel des personnages et l'aventure collective qui se tisse entre eux. La vie de l'Afrique de l'Ouest dans la grande transition de la conquête coloniale se déroule ainsi sous nos yeux.

Pour aboutir à un tel résultat, il fallait un investissement de grande ampleur. La vie d'Yves Person, corps et âme, fut largement ordonnée à cette œuvre, mais la débordant dans une vision culturelle, sociale, politique qui valait un engagement profond dans le vécu de son temps, où convergeaient avec force les développements de sa conscience identitaire, les militances politiques qui en procédaient. Yves avait la passion de convaincre et de transmettre. Cet intellectuel de haut vol, se dotant d'une culture sans rivages, était aussi un personnage combattant. En compagnon solidaire et attentif, je me suis longuement interrogé sur la clé de ce paradoxe qui, chez lui, reliait à tout moment les exigences de la rigueur et les feux de la passion.

### **Le champ moral et intellectuel dans sa large extension**

Je reviens à la question identitaire. Traitant de l'identité des acteurs de l'histoire dans le contexte de leur engagement, Yves Person se ressentait lui-même comme sujet de sa propre histoire, au même titre que les personnages dont il déclinait le fil du destin.. Pour lui, tout être humain avait vocation à être acteur à part entière de son histoire propre. Il savait avec fougue et sans relâche plaider pour défendre de telles convictions.

J'ai évoqué la nécessité ressentie comme impérieuse de conquérir, de reconquérir son identité culturelle bretonne. Sa famille immédiate n'était pas bretonnante. Il se lança avec bonheur et passion dans la ré-

appropriation de la langue de ses racines. Dans les correspondances que nous échangeons, il était bien rare qu'il ne passât pas du français au breton, particulièrement quand le registre affectif était en jeu. Il s'était mis à l'apprentissage de cette langue du cœur avec une application sans faille. Il avait tout lu, dévoré, assimilé sur l'histoire, la langue, la culture bretonnes et ses cousinages celtiques. Il y mettait la même passion qu'à nourrir son érudition sur les cultures africaines, et je dois ajouter sur les peuples opprimés dont le sort ne pouvait le laisser dans l'indifférence.

À son retour en France, les engagements sociaux ne tardèrent pas. Il fonde, avec Louis Le Pensec le Club des Bonnets rouges, en promotion de l'esprit de résistance de l'identité bretonne, et accepte de prendre la présidence de la revue *Ar Falz*, haut lieu de la défense et de l'illustration de la langue et de la culture. Par une pente toute naturelle, Yves tire les conséquences politiques de ses choix. Tout d'abord, il s'implique dans un Conseil de sauvegarde des cultures régionales, faisant cause commune notamment avec les Occitans, les Corses, les Basques. Je m'embarque avec lui dans cette aventure, où nous retrouvons des compagnons déterminés tels Lafont et Séguy. Yves multiplie les prises de position dans différents supports éditoriaux.

L'une de ces entreprises les plus marquantes le conduit à dialoguer avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir qui lui ouvrent les portes de la revue *Les Temps Modernes*. Il en ressort un numéro spécial sur « les minorités nationales en France », qui paraît en août-septembre 1973. C'est l'occasion, pour Yves Person, de prendre position sur quelques options fondamentales dans le texte de présentation générale. Je relève quelques passages particulièrement significatifs. « *Ce n'est pas céder à la mode que constater la forte remontée de revendications que nous qualifierons de nationalistes (...). Il s'agit d'un phénomène mondial, naturel en un moment où l'humanité ; confrontée aux massifications de la civilisation qui s'annonce, doit réagir pour survivre, où le rétrécissement de la Terre fait du rapport à l'Autre un problème majeur, qu'on ne peut plus régler par son élimination, et où le dépassement des États nationaux rend insupportable la destruction à leur profit des nationalités antérieurement soumises, comme est nécessaire leur réveil pour faciliter le passage à des entités plus larges* » (p.1). Yves Person s'attache à marquer la différence entre citoyenneté et nationalité, dénonçant la confusion qui assimile sans réserve l'État à la nation. Il s'insurge contre une vision essentialiste de l'État-nation qui tend à abolir les identités, fondements des créations culturelles. Il n'est pas insensible à l'analyse de Marx mettant au jour les mécanismes de l'exploitation, mais met en garde contre le « *rêve millénariste de certains courants marxistes* », qui aspirent à une fin de l'histoire instaurant « *l'avènement d'individus tous interchangeables* ». Il dénonce tout autant un processus comparable qui mènerait à la destruction des différences par l'avènement du marché néo-libéral triomphant. Par contre, il se sent bien plus proche des austro-marxistes Otto Bauer et Karl Renner, « *qui ont établi une théorie marxiste de la nation fondée sur l'existence d'éléments culturels dont la permanence est plus grande que celle des structures socio-économiques* » (p.6). Il en conclut que « *l'histoire est la moins innocente des sciences humaines, et, comme elle a servi à justifier toutes les oppressions, il serait bien qu'elle fasse à présent un effort pour détruire les idéologies nationalistes* » (p.16). On sent l'indignation à fleur de phrase d'un penseur qui en appelle à revenir à la place de l'homme dans le mouvement historique.

Nous ouvrons un dialogue comparable avec Jean-Marie Domenach, qui nous donne accès aux colonnes de la revue *Esprit*, dans un mouvement d'honnêteté intellectuelle estimable, malgré les connivences personnelles qu'il ressent pour certaines idées que nous combattons : précisément l'affirmation d'une prééminence du concept de nation écrasant la singularité des nationalités. Il faut ajouter que nos convictions nous rendaient particulièrement attentifs à la problématique de l'autogestion, qui nous conduisait à un dialogue chaleureux avec Yvon Bourdet, lui aussi se réclamant de la culture occitane, et sa revue *Autogestion et socialisme*. Nous y participâmes sur le thème d'un numéro spécial consacré à « l'autogestion africaine », dont la marque était présente dans différentes expériences se réclamant des « socialismes africains ».

Et nous abordons alors le monde politique proprement dit. Nous décidons de rencontrer quelques personnalités particulièrement représentatives de la gauche des années 70. Trois entretiens s'avèrent hautement significatifs avec François Mitterrand, Jacques Duclos et Pierre Mendès-France. Le dialogue sur les identités et leur traduction en termes politiques se noua et révéla les positions contrastées selon leurs sensibilités d'hommes d'État et d'hommes politiques. C'est tout naturellement qu'Yves Person s'engagera

alors au PSU, dans la ligne de Michel Rocard. Il rejoindra ensuite le parti socialiste en 1975, lorsque les deux formations politiques entrèrent en confluence. La relation personnelle qu'il avait établie avec François Mitterrand lui donna de façon récurrente l'occasion de dialoguer avec le leader du parti socialiste sur les problèmes africains tout comme sur la régionalisation dont il augurait très positivement, tout en déplorant la timidité des avancées langagières qui s'y annonçaient.

L'accession de la gauche au pouvoir avait été pour lui signe d'espérance. Et c'est alors que le mal qui devait avoir raison de sa prodigieuse vitalité commença de le frapper cruellement. Il y résista de toutes ses forces. J'étais partie prenante au jury de la dernière thèse qu'il dirigea, celle de Madeleine Père sur les Lobi. La soutenance se tint dans les lieux mêmes où nous célébrons sa mémoire. Il sut rassembler l'ultime brassée de forces que la vie lui laissait pour y tenir son rang à l'égal de son magistère. Nous ressentions à ses côtés une profonde émotion, commençant à pressentir l'étendue de l'héritage qu'il nous laisserait à travers le tragique de la séparation. Sa famille a légué à l'Université le fond documentaire exceptionnel qu'il avait rassemblé à l'appui de son œuvre. Trois décennies après, au moment où nous sommes, nous en apprécions encore mieux la portée. J'ai la conviction que cette rencontre commémorative, bien au delà du rituel, nous en donnera des preuves éclatantes.